

LETTRE PASTORALE

SUR

LA VERTU DE FORCE

DU 9 FÉVRIER 1890

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

Parmi les vertus cardinales, il en est une qui a un caractère plus marqué de grandeur et de noblesse. C'est elle qui nous soutient dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, en nous rendant supérieurs à toutes les vicissitudes de ce monde. Les âmes s'élèvent ou s'abaissent avec elle, actives et généreuses, quand elle leur communique son impulsion, languissantes et inertes, du moment qu'elle vient à leur faire défaut. Tout ce qu'il y a d'énergie dans le monde moral découle de cette source première : le cou-

rage civil, la vertu militaire, le dévouement sacerdotal, la constance et la fermeté dans l'exercice de l'autorité souveraine. Aussi la vertu de force a-t-elle rempli de ses actes les pages les plus éclatantes de l'histoire : partout où les âmes se sont inspirées d'elle, l'on a vu l'esprit de sacrifice s'élever jusqu'à l'héroïsme. Les nations qui ont le plus marqué sur la scène du monde lui ont dû leur empire, et sa diminution a été constamment le signal de leur propre décadence. Avec elle, il y a de l'élévation dans les conseils, de la vigueur dans les résolutions, de la persévérance dans les entreprises ; sans elle, caractères et volontés, tout fléchit, tout s'affaisse. Gardienne de toutes les autres vertus, comme le disait saint Ambroise, nul travail ne lui coûte, nul danger ne l'effraie, nul plaisir ne l'énerve : *invicta ad labores, fortis ad pericula, rigidior adversus voluptates* (1). La pratique du bien, le triomphe de la vérité et de la justice, voilà le but qu'elle poursuit à travers tous les obstacles et au péril même de la vie. Et comme elle a son siège au plus profond de l'âme, en dehors de tout avantage

(1) *De officiis*, l. I, c. 39.

du corps ou de la fortune, elle peut paraître avec éclat dès l'âge le plus tendre, dans le sexe le plus faible, au rang le plus infime, également admirable par les ressources qu'elle possède et par les secours qui lui manquent. Les martyrs l'ont bien prouvé, lorsqu'au milieu des tourments les plus capables d'ébranler leur courage, ils montraient par leur patience jusqu'où peut arriver la vertu de force, quand elle a Dieu pour principe et pour fin.

Il faut bien l'avouer, Nos Très Chers Frères, cette vertu cardinale n'est pas la vertu dominante de notre époque. Là-dessus, il n'y a qu'un sentiment, et les faits ne le confirment que trop. C'est une plainte générale : il n'y a plus de caractères ; les âmes manquent d'énergie pour le bien. Comme le malade de la piscine de Bethesda, la société actuelle peut dire avec douleur : *Hominem non habeo* ; « je ne trouve pas d'homme pour me venir en aide (1) ». Partout, l'on remarque cet affaiblissement des volontés, qui, à l'heure du péril, se manifeste par de lamentables défaillances. S'agit-il de lutter pour la

(1) S. Jean, V, 10.

bonne cause ? C'est à qui s'imposera le moins de sacrifices. Le mal a-t-il remporté une victoire passagère ? On se décourage au moindre insuccès, comme si le devoir ne grandissait pas avec la difficulté de le remplir, suivant le mot de saint Bernard : *non est vir fortis, cui non crescit animus in ipsa rerum difficultate* (1). Il suffit d'un peu d'audace pour troubler l'esprit des plus forts, et ceux-là même que leur situation devrait protéger contre la crainte, se laissent intimider par des périls qui n'ont de redoutable que l'apparence. « Fais ce que dois, advienne que pourra », cette vieille maxime de nos pères est bien oubliée de nos jours : ce qui préoccupe avant tout, ce n'est pas l'accomplissement du devoir, mais l'inconvénient qui pourrait en résulter pour le repos d'une existence que l'on voudrait douce et commode. Encore si l'on savait au moins apporter de la constance dans les choses qui intéressent plus directement le salut ; mais, là aussi, nous pourrions presque dire, là surtout, on se dérobe à tout effort tant soit peu sérieux ; et les privations les plus légères apparaissent comme un

(1) Ep. 256 *ad Eug. Papam*.

poids trop lourd à porter. N'a-t-on pas vu tant de faiblesse obliger l'Église à mitiger les lois de la pénitence par des adoucissements qui font éclater son indulgence plutôt que notre générosité ? Ainsi tout témoigne d'un amoindrissement de ces forces morales sans lesquelles il ne saurait y avoir ni grandes vertus ni beaux dévouements.

Et cependant, l'éternelle Vérité l'a dit : « Le royaume des cieux souffre violence, et il n'y a que les forts qui l'emportent : *Regnum cœlorum vim patitur et violenti rapiunt illud* (1). » En préconisant ainsi la vertu de force, jusqu'à en faire la condition même du salut, Notre-Seigneur Jésus-Christ nous invite à rechercher par suite de quelles causes on arrive à la perdre et à quelles sources il faut la puiser. Sujet bien digne d'attirer notre attention, pendant cette sainte quarantaine où l'Église nous demande une victoire sur nous-mêmes, pour nous apprendre à triompher de l'enfer et du monde !

(1) S. Marc, ix, 22.

I

Les fortes convictions engendrent les grandes vertus. C'est une loi du monde moral, découlant de la nature même des choses, et vérifiée à chaque page de l'histoire. « Tout est possible à celui qui a la foi », disait Notre-Seigneur Jésus-Christ, *omnia possibilia sunt credenti*; et, pour montrer, sous la plus expressive des images, les rapports de la foi avec la vertu de force, le divin Sauveur ne craignait pas d'ajouter : Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous transporteriez les montagnes, et rien ne vous serait impossible, *et nihil impossibile erit vobis* (1). Sans doute, il s'agit là, surtout, du pouvoir surnaturel qu'il plaît à Dieu d'attacher à la foi chrétienne; mais c'est aussi le propre de cette foi, d'agir sur la volonté humaine, pour lui communiquer une énergie nouvelle. Cette énergie toute-puissante, elle allait éclater dans quelques

(1) S. Mathieu, xvii, 19.

hommes du peuple sortis d'un coin de la terre pour apparaître avec leurs convictions inébranlables au milieu d'un monde qui ne croyait plus à rien. Malgré toutes les persécutions, la victoire était acquise d'avance à leur invincible fermeté. Cette énergie que donne la foi, elle devait se prolonger à travers les âges dans la personne des saints de tout ordre et de toute condition, supérieure à l'esprit du mal, aux coups de la fortune et à la violence des hommes. L'histoire de l'héroïsme moral se confond avec les annales de la sainteté; et les faits sont là pour attester que les époques de foi vive et profonde sont également celles où les caractères ont le moins de mollesse et les âmes le plus de constance et de vigueur.

C'est qu'en effet, Nos Très Chers Frères, rien n'affaiblit ni n'abaisse le caractère moral d'un individu ou d'une nation, comme l'esprit de doute et d'indifférence sur les doctrines et les principes qui doivent gouverner la vie publique ou privée. Même dans l'ordre des choses purement temporelles, l'absence d'une foi quelconque enlève tout ressort à la volonté humaine; et l'on devient incapable de sacrifice, du moment que l'on ne sait plus de quel côté ni vers quelle fin

diriger ses efforts. Qu'est-ce qu'un peuple qui a cessé de croire à sa mission historique et traditionnelle, ou, du moins, qui n'a plus dans son avenir la confiance que lui inspirait le sentiment de sa grandeur passée? Et si, en face de ce peuple livré au scepticisme, il s'en trouve d'autres ayant une foi absolue dans leurs destinées futures, où seront les résolutions viriles? Où trouver la force morale à l'heure du danger? En tout, il faut croire à quelque chose, sous peine de ne rien faire. Combien plus une foi robuste est-elle nécessaire dans cette lutte morale qui fait le fond de la vie humaine, lorsqu'il s'agit de sacrifier les sens à la raison, le plaisir au devoir, l'intérêt à la loi, la volonté propre à l'autorité? Qui ne sait plus ni d'où il vient, ni où il va, ni quelle voie il doit suivre, deviendra l'esclave de ses passions et le jouet des événements devant lesquels il sera sans lumière et sans force.

Voilà pourquoi nous n'hésitons pas à voir dans la diminution des croyances religieuses une première cause de cet affaiblissement des caractères et de ce manque d'énergie pour le bien, par où notre époque contraste si péniblement avec les

siècles de foi. Sous l'action des sophistes, le doute a envahi les âmes; et, avec le doute sur les vérités fondamentales de la religion, celles qui règlent souverainement les destinées humaines, on a vu se produire comme autant de conséquences fatales, l'obscurcissement de l'idée du devoir, l'incertitude dans la direction de la vie, la mobilité des opinions succédant à la fixité des principes, l'indifférence à l'égard du droit et de la justice et, pour achever cette œuvre de dépression morale, l'apathie devant l'excès même du mal, l'impuissance à réagir contre l'oppression des âmes, et les capitulations de la conscience jusque dans les choses qui avaient le don d'émouvoir les cœurs les moins sensibles à l'honneur d'un pays. Car tout se tient dans l'ordre du devoir; et le patriotisme lui-même se ressent de la diminution des croyances. On est bien près de ne plus croire à l'avenir de son pays, lorsqu'on a perdu la foi en Dieu; et une armée où chaque soldat porte sur lui un évangile ou un livre de prières, trouve là une force morale qui manquera aux âmes vides de foi et d'espérance.

Et l'on s'étonne que les caractères faiblissent

lorsqu'on fait tout pour combattre et pour tuer les croyances au cœur d'une nation ! Mais comment espérer, Nos Très Chers Frères, que les fortes convictions et, par suite, les volontés énergiques puissent être le fruit d'un enseignement où, sous prétexte de neutralité, on n'ose plus affirmer une seule doctrine ; où l'on accoutume la jeunesse à voir d'un œil indifférent la vérité et l'erreur, et à les placer sur un pied d'égalité complète ; où l'on écarte, avec le respect de la loi divine, les mobiles supérieurs qui déterminent la volonté humaine ; où des maîtres sans principes et sans foi sont incapables de faire partager à leurs élèves des convictions qu'ils n'ont pas eux-mêmes ? D'un pareil système d'enseignement et d'éducation il ne peut sortir que des sceptiques, des esprits irrésolus et flottant à tout vent d'opinion, timides devant la résistance, prompts au découragement et, parce que la foi ne les soutient pas, aussi prêts à désertier la lutte qu'ils l'étaient peu à vaincre les premières difficultés toujours inséparables de l'accomplissement du devoir. *Quid est veritas ?* « Qu'est-ce que la vérité ? » disait le préteur romain, au moment de commettre l'un des actes de lâcheté les plus

insignes dont l'histoire fasse mention (1). Ce mot du scepticisme, à bout de force morale, n'a cessé d'être le mot d'ordre de toutes les défaillances.

N'est-ce pas également à l'amour du plaisir et à la recherche immodérée des jouissances matérielles qu'il faut attribuer cet affaissement et cette débilitation des âmes, dont nous voyons tant de marques à notre époque? C'est un fait d'expérience universelle, que le scepticisme et le matérialisme se sont toujours donné la main, pour énerver les courages et pour amollir les caractères. Tandis que des mœurs simples et sévères conservent à la haute partie de nous-mêmes toute sa vigueur, chaque raffinement de bien-être apporte à la volonté une nouvelle cause de faiblesse. Pour l'homme esclave du plaisir, tout devoir est un fardeau, tout sacrifice un tourment; et quand arrive le moment où il faudrait faire sur soi-même un effort généreux, l'heure de la lutte et des résolutions viriles, on ne trouve plus de ressort dans des âmes devenues incapables de se relever sous la domination des

(1) S. Jean, xviii, 38.

sens. Ah ! que l'Église est divinement inspirée, lorsque, pour exercer les chrétiens à la vertu de force, elle cherche à modérer en eux l'amour du plaisir, en ne cessant de leur prêcher la pénitence et la mortification ! A première vue, elle semble avoir peu d'importance, elle a même le privilège d'exciter l'étonnement d'esprits superficiels et légers, cette loi du jeûne et de l'abstinence que nous venons vous rappeler chaque année ; en réalité, et au fond, il y a là une haute leçon et un remède souverainement efficace. Car l'homme qui n'a pas le courage de s'imposer une privation légère, se trouvera faible en face du devoir, quand la loi morale lui commandera des efforts plus pénibles. Le vrai moyen de n'être pas surpris par la difficulté au milieu des luttes de la volonté contre le mal, c'est de s'accoutumer à l'idée du sacrifice, de se préparer à ce qui répugne davantage par ce qui coûte moins d'énergie, et de chercher dans la fidélité à observer les petites choses la force d'en accomplir de plus grandes. Il faut refréner les sens, pour conserver à l'âme sa liberté ; car tout ce qu'on enlève au plaisir, on le donne à la raison et à la vertu, suivant l'expression si juste de saint

Augustin : *Hæc est vera fortitudo quæ habenas voluptatis sub fræno rationis jacere cogit.*

Ici encore, Nos Très Chers Frères, nous ne pouvons nous empêcher d'attribuer à l'éducation, telle qu'on la conçoit trop souvent de nos jours, une part considérable dans l'affaiblissement des caractères et des volontés. Il semble qu'on n'ait d'autre souci que de préparer des générations habituées de bonne heure à toutes les aises et à toutes les commodités de la vie. En cédant à leurs moindres caprices, on éloigne des enfants jusqu'à l'idée d'une privation quelconque, au lieu de les fortifier d'avance contre les épreuves qui, bon gré mal gré, les attendent dans l'avenir. Tandis que, pour en faire des hommes de dévouement, il faudrait leur inculquer dès le bas âge la doctrine du sacrifice, sur laquelle repose tout l'ordre social, on ne songe qu'à développer en eux le goût du plaisir et l'amour des jouissances matérielles. Plus rien de viril dans l'éducation : partout la recherche du bien-être, la satisfaction des sens, le luxe à la place de la simplicité, et les molles complaisances qui ôtent à l'autorité paternelle toute sa force. Il en résulte des âmes mal préparées aux luttes de la vie, préoccupées

avant tout d'éloigner d'elles l'image de la souffrance, aspirant au repos avant même d'avoir connu la fatigue, toujours prêtes à se soustraire au travail ou à la peine, et qui, placées entre le devoir et le plaisir, manquent rarement de préférer la jouissance au sacrifice. Dans de pareilles conditions, le courage militaire pourra bien ne pas se perdre chez une race dont il forme l'une des qualités les mieux enracinées et les plus éclatantes; mais, que deviendra le courage civil, c'est-à-dire la fermeté de conduite dans le train ordinaire de la vie, la résistance de chaque jour à l'erreur et au mal, l'attitude énergique devant les passions ameutées contre les pouvoirs légitimes, la lutte pour le triomphe des vrais principes, l'intrépidité et la persévérance dans la revendication du droit et de la justice, toutes ces choses que saint Ambroise avait raison de ne pas estimer inférieures aux plus hauts faits de la bravoure militaire : *Multæ res extiterunt urbanæ majores clarioresque quam bellicæ....* (1).

Serait-il donc vrai de dire, comme nous l'avons entendu répéter plus d'une fois, que nous sommes

(1) *De officiis*, 1, 35.

un peuple vieilli, d'où la vertu de force s'est retirée, et qui est destiné fatalement sinon à disparaître, du moins à perdre son empire au contact d'autres nations d'origine plus récente, douées d'une énergie supérieure, moins énervées par les habitudes du bien-être et par l'abus des jouissances matérielles ? A Dieu ne plaise, Nos Très Chers Frères, que nous envisagions de la sorte l'avenir de notre pays. Sans doute, l'expérience de ces dernières années ne l'a que trop montré, les caractères ont fléchi sous l'influence des causes que nous venons d'indiquer, et la diminution des croyances religieuses, jointe aux progrès du sensualisme, a eu pour conséquence l'affaiblissement des âmes. C'est là un résultat aussi douloureux que certain ; mais de pareils maux ne sont pas sans remèdes. Il n'en est pas des nations chrétiennes comme de l'empire romain qui s'affaissait sur lui-même, il y a quatorze siècles, au milieu d'une défaillance universelle. La religion catholique est un principe de force impérissable et une source toujours féconde de rajeunissement pour les peuples qu'elle a pris à leur berceau pour les soutenir et les guider dans tout le cours de leur histoire.

Par elle, les esprits se relèvent, les caractères se retrempent; car la grâce divine supplée à la faiblesse humaine, et quand les secours de la terre font défaut, c'est du ciel que vient la force : *de cœlo fortitudo est* (1).

II

Christianus miles, « Tout chrétien est un soldat », nous disent d'un commun accord tous les saints Pères dans leurs commentaires sur l'Évangile. Voilà, Nos Très Chers Frères, ce que nous ne cessons de vous rappeler, lorsque nous parcourons les paroisses de notre diocèse, pour administrer à vos enfants le sacrement de confirmation qui leur imprime le caractère de la milice chrétienne. C'est surtout l'esprit de force, *spiritus fortitudinis*, que nous appelons sur eux, à l'âge où ils devront affronter pour la première fois les luttes de la vie. Attraites du plaisir, séductions du monde, révoltes des sens, fausses

(1) 1^{er} Machab. III, 19.

maximes, erreurs pernicieuses, doctrines mensongères, mauvais exemples, voilà autant d'obstacles qu'ils rencontrent à chaque pas sur le chemin du devoir et de la vertu. Pour les vaincre, il ne leur suffira pas d'une volonté naturellement inclinée au mal et affaiblie par les suites de la déchéance originelle. C'est pourquoi Dieu lui-même vient en aide à leur faiblesse en leur communiquant le don de force, et sa grâce les recouvre d'une armure invisible que saint Paul appelait une armure divine, *armatura Dei* (1), pour les soutenir dans ce service de guerre où se résume la vie chrétienne, et au terme duquel la palme du triomphe attend le vainqueur dans la paix de l'éternelle béatitude.

Ah ! si au lieu de se laisser envahir par l'esprit du monde, les chrétiens savaient conserver et entretenir ce don de force qui leur est transmis au grand jour de leur Confirmation, nous ne verrions pas se produire toutes les défaillances dont nous sommes témoins. Nous n'assisterions pas au triste spectacle de tant d'hommes qui n'osent plus professer hautement leur foi. Sans

(1) Ép. aux Éphésiens, vi, 11, 13.

doute, Nos Très Chers Frères, nous aimons à le constater, le faux respect humain, cette marque des âmes faibles, a beaucoup perdu de son empire, surtout dans notre religieux diocèse. Si l'on se reporte à quarante ou à cinquante années en arrière, les convictions s'affirment aujourd'hui avec plus de courage que par le passé. Et cependant que de chrétiens encore esclaves d'une fausse honte, craignant par dessus tout de passer pour dévots, comme si la dévotion et la piété n'étaient pas les sentiments les plus élevés de l'âme humaine : gens de peu de foi, et dont le caractère n'est même pas à l'épreuve d'une raillerie, tant il leur en coûte de regarder en face des périls dont ils s'exagèrent l'importance ; esprits pusillanimes, et que la moindre crainte de déplaire aux hommes jette dans l'oubli de ce qu'ils doivent à Dieu. Demandez-leur pourquoi ils ont abandonné la pratique de la religion : ils pourront bien colorer leur désertion d'un prétexte quelconque ; mais, au fond, il n'y a le plus souvent que la peur de s'attirer des critiques auxquelles des hommes de cœur ne devraient opposer que l'indifférence et le mépris, parce qu'elles n'ont

pour se faire valoir que l'ignorance ou l'inconduite.

« Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais de force », écrivait saint Paul à Timothée : *Non enim dedit nobis Deus spiritum timoris, sed fortitudinis* (1). Voilà pourquoi l'apôtre exhortait son disciple à ne pas rougir de rendre témoignage à Notre Seigneur : *Noli itaque erubescere testimonium Domini nostri*. Grave recommandation et dont il importe de se pénétrer plus que jamais à l'époque où nous sommes ! Car cette faiblesse de caractère, qui éloigne tant d'âmes du service de Dieu, on la porte nécessairement dans toutes les situations de la vie. Comment resterait-il fidèle à des obligations moindres, celui qui ne se sent plus la force de remplir le premier des devoirs ? Lâche devant Dieu, sera-t-il courageux en face des hommes ? Faut-il s'étonner dès lors que ce manque d'énergie pour le bien produise d'aussi tristes résultats dans tout ordre de choses ? De là, en effet, ces concessions si fréquentes sur des ques-

(1) 1^{re} à Timothée, 1, 7.

tions de doctrine et de principe qui n'en comportent pas; cet abandon du droit devant le fait passagèrement victorieux; cette mollesse à combattre pour le triomphe des justes causes, et surtout ce défaut de persévérance dans la lutte, sous prétexte que toute résistance est devenue inutile. De là, cette timidité des bons, qui croît avec chaque succès des méchants; ces trahisons du devoir, sous la pression d'une menace quelconque et devant la crainte de tomber en défaveur auprès des puissants du jour, ou de risquer la perte de quelque avantage temporel. De là, chez des hommes dont la conscience devrait parler plus haut que l'intérêt ou toute autre considération, ces lenteurs et ces hésitations à répéter le mot des apôtres : *non possumus*, « nous ne pouvons pas faire ce que vous demandez de nous (1) », ou bien cet autre mot non moins synonyme de la force et de la liberté évangélique : *non licet*, « cela ne vous est pas permis (2). » De là, enfin, l'oubli de cette grande maxime que Notre Saint Père le Pape vient de rappeler solennellement à

(1) Actes des Apôtres, iv, 20.

(2) S. Matth. xiv, 4.

tous les chrétiens : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes », *Obedire oportet Deo magis quam hominibus* (1).

Non, ce n'est pas en dehors de la religion, que l'on pourra jamais puiser et entretenir la vertu de force. Voyez, Nos Très Chers Frères, comment elle sait multiplier les moyens de protéger l'homme contre les infirmités d'une nature déchue. Sans cesse, elle lui rappelle par ses préceptes, comme l'écrivait saint Grégoire le Grand, que la vraie force consiste avant tout à se vaincre soi-même, à mépriser les faux plaisirs de ce monde, à prémunir son cœur contre la crainte de l'adversité : *Justorum fortitudo est carnem vincere, prosperitatis blandimenta contemnere, adversitatis metum in corde superare* (2). Elle lui place sous les yeux l'exemple des martyrs et de tous les saints, de ces héros du devoir et de la vertu, dont nulle souffrance, nulle persécution n'a pu abattre le courage ni ébranler la constance. A cet enseignement et à ces modèles, la religion joint des secours et des

(1) Actes des Apôtres, v, 29.

(2) Lib. VII, *Moral*, c. 8.

remèdes que rien de terrestre ni d'humain ne saurait donner. En élevant son âme vers Dieu, principe de toute force, le chrétien cherche dans la prière et trouve par elle les grâces nécessaires pour se soutenir au milieu des épreuves de la vie. Vient-il à défaillir, il se relève sous la sentence du pardon, pour reprendre avec une nouvelle ardeur la lutte du bien contre le mal. Quel obstacle pourrait tenir devant sa bonne volonté, lorsqu'après s'être uni au Dieu fait homme, par les liens les plus étroits et les plus profonds, dans le sacrement de la nourriture divine, il a conquis le droit de s'écrier avec saint Paul : *Omnia possum in eo qui me confortat* : « Je puis tout en celui qui est ma force (1)? » Ainsi protégé contre sa faiblesse par la vertu d'en haut, il peut s'avancer sans crainte, à travers toutes les difficultés et toutes les contradictions. S'agit-il de déployer le courage militaire ? Parlant d'un grand soldat, pour lequel la croix et l'épée étaient le double symbole d'un même sacrifice, l'un des ennemis les plus acharnés du christianisme, Voltaire disait : « Son extrême dévotion augmentait encore

(1) Ép. aux Philipp., iv, 13.

son intrépidité; » et il ajoutait, vaincu par l'évidence : « Il faut avouer qu'une armée composée d'hommes qui penseraient ainsi serait invincible (1). » Est-il question de remplir avec fermeté les devoirs de la vie civile? Écoutez un autre écrivain également peu suspect de partialité envers l'Église, Montesquieu : « De véritables chrétiens seraient des citoyens infiniment éclairés sur leurs devoirs, et qui auraient un très grand zèle pour les remplir; ils sentiraient très bien les droits de la défense naturelle; plus ils croiraient devoir à la religion plus ils penseraient devoir à la patrie. Les principes du christianisme, bien gravés dans le cœur, seraient infiniment plus forts que ce faux honneur des monarchies, ces vertus humaines des républiques, et cette crainte servile des états despotiques (2). »

Dieu veuille, Nos Très Chers Frères, qu'avec les progrès de la foi, la vertu de force reprenne son empire parmi nous, et que les caractères y retrouvent leur vigueur et leur énergie chrétiennes! Il fait bon parler de ces choses au milieu

(1) Siècle de Louis XV, ch. 18.

(2) Esprit des lois, xxiv, 6.

de populations qui, attachées à leur foi et affermies par elle, ne cèdent à aucune pression du dehors et ne se laissent pas effrayer par les menaces de l'impiété. Vous êtes les généreux descendants de ces hommes qui, à la fin du siècle dernier, ont su mériter l'admiration du monde entier par leur intrépidité à défendre la religion ; de ces fils de paysans qui, transformés en héros, se sont levés à l'une des heures les plus néfastes de notre histoire, bravant tous les périls et la mort elle-même pour conserver intacte la foi de leurs pères. De ces grandes choses du passé il ne reste plus que de glorieux souvenirs. Mais, comme le faisait observer un savant et vénérable auteur du VIII^e siècle, il y a deux genres de persécutions : l'une qui sévit avec violence ; l'autre qui s'enveloppe de vaines fictions et de formules trompeuses : *Duo sunt genera persecutorum, unum palam sævientium, alterum fecte fraudulenterque blandientium* (1). Il semble que cette deuxième forme de persécution réponde mieux à l'esprit et aux habitudes de notre temps. Mais, pour être moins violente, elle n'en est peut-être

(1) *Venerabilis Beda*, l. iv, in *Lucam*, c. 52.

que plus dangereuse. Car l'on se tient moins en garde contre le danger, lorsqu'il se présente sous des apparences qui en dissimulent la gravité. Soyez donc attentifs à tout ce qui pourrait se tramer contre l'Église et la religion. Pour enraciner dans votre âme cette vertu cardinale dont nous venons de vous entretenir, commencez par soumettre votre volonté aux saintes lois de l'Évangile. Cette force de caractère puisée aux sources de la foi, portez-la dans votre vie tout entière, publique ou privée. Quoi que puissent dire ou faire les adversaires du christianisme, ne vous laissez pas intimider par eux, ne craignez ni leurs actes ni leurs discours, suivant la recommandation du prophète : *ne timeas eos, neque sermones eorum metuas* (1). Continuez à soutenir vos écoles chrétiennes, parce que c'est d'elles que dépend l'avenir religieux et moral des générations. Entourez vos prêtres d'affection et de respect ; car, plus on les attaque, plus ils ont droit à votre vénération. Il a plu à Dieu de nous faire naître à une époque de luttes, pour éprouver notre fidélité et nous fournir l'occasion de vaincre :

(1) Ezéchiel, II, 6.

certamen forte dedit illi ut vinceret (1). Soyez des hommes de foi, des hommes de cœur et de caractère : *viriliter agite, et confortamini* (2). La patrie a besoin d'en avoir, de ces hommes-là, de les compter nombreux et actifs, dans les circonstances critiques où elle se trouve; et l'Église bénit d'avance leur dévouement et leur générosité. Aussi bien la vertu de force est-elle une condition de l'éternelle béatitude, suivant les paroles du divin Maître que nous avons choisies pour thème de cet enseignement : « Le royaume des cieux souffre violence, et il n'y a que les forts qui l'emportent : » *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud.*

(1) *Liber sapientiæ*, X, 12.

(2) I^{re} aux Cor., xvi, 13.
